

que nous et ils s'aperçoivent bientôt que l'on n'est pas franc avec eux. Dès lors tout est perdu. La vérité n'est plus autre chose à leurs yeux que l'intérêt de celui qui parle; la morale tout entière, l'intérêt de celui qui la prêche. L'éducation est anéantie dans sa source même.

Ne punissez ni ne grondez jamais un enfant qui avoue une maladresse ou une faute. Ce serait un manque de générosité et de délicatesse qui l'irriterait nécessairement et troublerait son sens moral. Ce serait une leçon positive de mensonge qui produirait infailliblement des fruits amers.

Il faut faire observer à l'enfant qu'il est content de lui-même lorsqu'il dit la vérité, et mal à l'aise quand il fait un mensonge. Il faut lui expliquer les avantages de la droiture et les inconvénients si connus de la duplicité. Pour leur faire aimer la vérité, la première condition, c'est de ne pas la leur rendre désagréable, de ne pas la faire passer à leurs yeux pour une duperie.

Si vous voulez que l'enfant conserve le sentiment de sa dignité, qui est chez lui d'une vivacité extrême, car la moquerie, l'ironie, l'injure l'exaspèrent, prenez garde de blesser et de détruire vous-même ce sentiment si précieux en traitant votre enfant sans aucune politesse et sans aucun égard; respectez votre enfant si vous voulez qu'il se respecte lui-même et qu'il vous respecte.

Ne reprenez donc jamais un enfant avec des paroles de moquerie, d'outrage ou de mépris. Ne le reprenez jamais devant aucun témoin. S'il voit que, malgré votre mécontentement, vous ménagez sa dignité, il en sentira le prix et vous saura gré de votre attention. Mais s'il voit que vous-même qui l'aimez faites bon marché de sa dignité, il n'en fera lui-même aucun cas et vous aurez profondément altéré son sens moral.

(Le Chartier de Sédoux).

Causeries avec les Enfants.

On a paru croire pendant longtemps que les enfants ne pouvaient rien apprendre qu'avec des livres; le maître ou la maîtresse semblait n'être là que pour en expliquer le contenu et aider plus ou moins à le faire comprendre. La conséquence de cette opinion, c'est que plus l'enfant avait de livres entre les mains et plus il en portait chaque jour sous son bras ou sur son dos en se rendant à l'école, plus il paraissait apprendre. Le savoir se mesurait, pour ainsi dire, au poids des volumes. Celui qui en avait étudié et qui pouvait en réciter le plus grand nombre de pages, passait naturellement pour le plus instruit.

Peu à peu la lumière s'est faite. On a commencé à comprendre qu'avec ce système la mémoire était trop communément la seule faculté exercée, qu'on la fatiguait même en la surchargeant, et qu'en même temps on laissait sans culture une foule de facultés non moins nécessaires à l'homme, puisque c'est à elles qu'il est donné de faire une application utile des faits rappelés par la mémoire. On a reconnu que les livres ne sont qu'une lettre morte, et que la parole du maître peut seule leur donner la vie. Ce qui importe, en effet, ce n'est pas ce que l'élève a appris, mais ce qu'il a compris: or, très-souvent, l'un est en raison inverse de l'autre.

De cette manière plus exacte d'envisager les choses, il s'en est suivi cette conséquence naturelle qu'on a été en accordant de moins en moins d'importance à l'emploi des livres pour les enfants, résultat précieux puisqu'il diminue les frais de l'instruction, et qu'il la met davantage à la portée des familles pour qui la dépense à faire en achat de livres devenait souvent un obstacle, soit qu'elles dussent faire cette dépense elles-mêmes, soit que la commune la prit à sa charge.

Plus tard, on est arrivé aussi à comprendre qu'il y a pour l'enfant des écoles primaires une culture de l'intelligence qui est plus utile pour lui que la science proprement dite, parce que celle-ci ne sert à rien sans celle-là, qu'elle peut même avoir des dangers et conduire l'homme à sa perte. On a reconnu encore qu'il y a beaucoup de choses que l'homme a intérêt à savoir, en dehors de la science qui s'apprend dans les livres, Arithmétique ou Grammaire, Géographie ou Histoire. Cette science qui

ne s'étudie pas dans tel ou tel ouvrage, et que cependant chacun doit posséder, c'est la science de tout le monde, la science de la vie, la connaissance du monde où nous vivons et de tout ce qui nous entoure. Pour cette science, point d'ouvrages méthodiques, point de traités plus ou moins élémentaires ou savants, mais seulement des yeux pour observer et une intelligence pour raisonner, avec un guide pour diriger l'enfant dans ses observations et lui apprendre à tirer des conséquences exactes des choses.

Ce guide, c'est le maître ou la maîtresse, qui avec leur supériorité d'intelligence et de savoir, ont en eux-mêmes tout ce qu'il faut pour conduire l'enfant dans un travail où il s'agit simplement de l'habituer à se servir de ses facultés en lui apprenant à en faire un juste usage. Mais l'enfant ne saurait faire usage de ses facultés en restant simple auditeur d'une leçon, c'est-à-dire un auditeur à chaque instant distrait, parce qu'il n'a rien à faire, et, par conséquent, toujours inattentif à un certain degré. Il faut provoquer l'activité de son esprit par une suite continue de questions, qui nécessitent un travail de toutes ses facultés, afin d'en obtenir des réponses, qu'on fait suivre d'explications ou de rectifications, et auxquelles on rattache successivement de nouvelles questions. Il faut, en un mot, lui parler et le faire parler.

Parler avec les enfants et les faire parler, voilà par excellence le moyen de développer leur intelligence, en exerçant toutes leurs facultés, moyen dont n'approcheront jamais les leçons faites sur des livres, et encore moins les réitations de pages ou de chapitres appris par cœur. Pourquoi donc n'y a-t-on pas recourus plus souvent? C'est que dans beaucoup d'écoles on regarde encore ces causeries comme une manière de perdre le temps; c'est, paraît-on croire, du temps employé au détriment de la science proprement dite, c'est-à-dire du savoir dont les enfants peuvent faire preuve un jour d'examen, en présence d'un interrogateur inexpérimenté, qui se paie de mots, et qui prend pour une véritable instruction, la répétition machinale mais imperturbable de définitions, de règles et de formules, tout au plus honnes à témoigner de la mémoire de l'élève, mais sans profit pour son esprit, parce que le plus souvent il les a apprises sans les comprendre.

C'est aussi probablement par défaut d'habitude: les maîtres ne se livrent pas à ces causeries, parce qu'ils n'en ont pas l'habitude; comme ils ne s'y sont point exercés, ils ne commencent pas, parce qu'ils les croient beaucoup plus difficiles que les leçons ordinaires. Rien n'est moins exact. Que faut-il, en effet, dans ces causeries? Parler de ce qu'on sait, et pas autre chose; rien à étudier, rien à apprendre soi-même. Le maître le moins instruit en sait infiniment plus qu'il n'est nécessaire pour apprendre aux enfants une foule de choses, et surtout pour exercer leur intelligence, pour leur apprendre à réfléchir, à observer, à juger, à comparer, à découvrir ce qu'ils ignorent à l'aide de ce qu'ils savent déjà, à déduire les conséquences des faits observés, ou bien à en rechercher les causes.

Sans doute les maîtres qui ont le plus l'habitude de ce genre d'exercice, y réussiront mieux que d'autres; mais elle s'acquiert très-aisément, le tout est de commencer. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs: les enfants y mettent du leur autant que nous-mêmes. Le plus souvent ils sont nos propres guides, et leurs réponses, même lorsqu'elles sont entachées d'erreurs, nous indiquent quelles questions nouvelles nous devons leur adresser.

Mais, pourrait-on nous demander, quel peut être le sujet de ces causeries? Tout et rien; c'est-à-dire, rien de précis, de déterminé, aucun objet de préférence à un autre; mais tout ce qui se présente à nos yeux, tout ce qui nous tombe sous la main: une plume, une épingle, un caillou, un clou, une graine, un ustensile, une plante, un animal, notre corps et ses parties, la pluie et le beau temps, les phénomènes du jour et des saisons, les travaux des champs, les événements de la vie. En d'autres termes, nous avons devant nous un champ illimité, où nous pouvons nous mouvoir en toute liberté. Il suffit de parler des choses qu'on connaît, et dans chacun des sujets qu'on choisit, de s'en